

On le coucha dans une voiture à côté d'un petit mobile de Paris, pâle, maigre, blessé à la poitrine, et qui, pendant la route, chantonait encore, d'un ton narquois, comme pour braver le mal, ce refrain des *moblots* de 1870, à la fois gamin et attristé :

La Prusse aura son heure !
C'est pas toujours les mêmes
Qu'aura l'assiette au beurre !

Et le commandant se disait qu'on pouvait faire quelque chose de ces insoucians et de ces tapageurs. Merlier n'était pas depuis douze heures au Grand-Hôtel que le chirurgien lui dit que la blessure reçue nécessiterait l'amputation.

Merlier regarda fixement le docteur et dit :

— Il n'y a pas moyen de me sauver cette jambe ? J'ai un fils au collège ; il me faut l'élever, et je voudrais bien n'être pas mis à la retraite et aux impotents.

— C'est impossible, commandant.

— Notez que j'aimerais autant en finir que de me voir forcé à me traîner comme un escargot avec un pilon comme soutien.

— L'os est broyé, mon commandant, nous serions impuissants à vous sauver si vous vous refusiez à l'amputation.

— C'est bon. Charcutez.

On lui proposa de l'endormir avec du chloroforme pendant l'amputation. Le commandant se mit à rire :

— Vous me prenez donc pour un poulet ?

Il regarda, pâle, mordillant une cigarette de laquelle il tirait de temps à autre une bouffée, il regarda l'opération, cette jambe tuméfiée qui était la sienne, ces instruments posés sur le linge blanc, ces aiguilles, cette charpie disposée en bourdonnets, et ce chirurgien qui, plus ému que lui, préparait toutes ces choses. Durant l'opération, il ne poussa pas même un soupir ; mais quand il vit ce moignon saignant, cette cuisse d'où s'échappait un sang noir et dont les chairs semblaient palpiter, prises d'un frémissement nerveux, tandis qu'on les recousait en recouvrant l'os blanc et coupé avec le lambeau de chair qui dépassait, il hocha la tête et dit :

— Infirme, va !

Au moment où on le rapportait dans son lit, un officier prussien, pâle, élancé, un lorgnon à l'œil et le bras en écharpe, entra dans la salle. On venait de le faire prisonnier, et il avait la main droite brisée. Cette main était encore gantée. De sa main gauche, l'Allemand tenait sa casquette et, froidement, il demanda à ceux qui l'escortaient "où était son lit." Quelqu'un lui désigna un lit voisin de celui du commandant Merlier.

Celui-ci vit l'officier prussien jeter sa casquette sur le lit, puis tirer de sa poche un petit livre, de science sans doute, qui ne le quittait jamais et qu'il jeta à côté de sa casquette, enfin s'asseoir et regarder à droite et à gauche pendant qu'on retirait son gant collé à la chair et qu'on faisait à sa main broyée un premier pansement.

Merlier entendit qu'on agitant tout bas, parmi les médecins, la question de savoir si on laisserait le Prussien si près du commandant.

— Pourquoi pas ? dit l'amputé en interrompant le colloque à voix basse ; deux blessés ne sont plus ennemis.

A ces mots, l'officier prussien se retourna lentement du côté de Merlier, et, de cet accent légèrement gascon des Allemands qui parlent correctement le français :

— Vous vous trompez, monsieur, dit-il d'un petit air impertinent, blessés ou bien portants, les Allemands et les Français ne peuvent jamais être amis !

Merlier haussa légèrement les épaules.

— Avec votre main en compote et ma cuisse rasée, dit-il, nous sommes propres et nous avons bien le temps de discuter ! Ne craignez rien, ce n'est pas l'amitié qui m'étouffera jamais pour les incendiaires de Bazilles et les fusilleurs de femmes !

Le Prussien regarda Merlier et aperçut le képi du commandant suspendu à la tête du lit. Soit respect instinctif du grade, (l'Allemand était lieutenant) soit dédain affecté, il ne répondit pas.

On offrit encore à Merlier de le transporter ailleurs, de donner un autre lit au Prussien. Le commandant ne voulut pas. Il promit de ne point s'emporter, d'être calme.

— Après tout, disait-il, tant que je pourrai manier un sabre ou tenir un revolver, je serai bon à quelque chose.

Pendant deux jours, l'amputation parut avoir réussi ; mais au bout de ce temps, des symptômes alarmants parurent.

Merlier sentait vaguement, à une faiblesse plus grande et aussi à la façon dont on lui parlait et dont on parlait de lui, qu'il était perdu. Alors il se dit qu'il voulait au moins voir son fils et l'embrasser.

Il n'avait pas voulu, jusqu'ici, qu'on dérangeât l'enfant, qu'on l'attristât déjà.

Maintenant, il le fallait. Il demanda un capitaine de son régiment, Lavoine, un vrai soldat, esclave de la discipline et de l'amitié.

Lorsque le capitaine fut à son chevet, Merlier lui dit :

— Causons un moment. Mon cher, nous sommes battus, culbutés, perdus peut-être pour l'instant. Mais il faut savoir à quoi cela tient. Nous avons mérité nos défaites. Tous, depuis le premier jusqu'au dernier, nous avons abdiqué, nous nous sommes endormis sur nos lauriers, nous avons oublié que le patriotisme, l'esprit de dévouement, l'amour du drapeau sont des vertus pareilles à des plantes qu'il faut arroser chaque jour. La vie nous était trop facile. Nous étions trop heureux, malgré nos plaintes. Je ne parle pas seulement de l'armée, de l'officier devenu faraud, du soldat devenu douillet, de tout ce monde à qui il fallait des londres, du café et des sommiers doux ; je parle aussi de la nation, du peuple, de la bourgeoisie, de l'ouvrier. Nulle nation n'était, comme la nôtre, envahie par le luxe au point d'en être amollie, et, avec cela, nous gardions le prestige de la grandeur conquise par nos aînés. Mais qu'était-ce que cette fausse grandeur et cette richesse d'apparence sans la virilité dans les mœurs ? Les jeunes gens ne pouvaient supporter le poids d'une défaite. Débuter par Sedan, c'était dur. Alors, ils ont demandé une balle à l'ennemi, et beaucoup l'ont trouvée. Moi, j'ai fait antichambre avant de la rencontrer ; de Frœschwiller au Bourget, cinq mois passés. Mais quoi ! mourir bien, c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout, je dirais presque que ce n'est rien : il faut vivre et grandir, c'est la loi du progrès, c'est la loi de tous, nations et individus. Or, pour durer, corrigeons-nous. Le jour où nous aurons acquis la conviction de notre faiblesse, de nos défauts, de notre mauvaise éducation, de notre vanité nationale et privée, ce jour-là nous serons bien près de nous relever. Je n'aurais peut-être pas vu ça, même en suppo-